



HAL
open science

La mondialisation vue du Liban

Marie-Laure Archambault-Küch, Clément Fabre

► **To cite this version:**

Marie-Laure Archambault-Küch, Clément Fabre. La mondialisation vue du Liban. Les mondialisations des années 1880 aux milieu des années 1930, 2023, pp.532-534. hal-04691787

HAL Id: hal-04691787

<https://hal.science/hal-04691787>

Submitted on 9 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La mondialisation vue du Liban

Le Liban n'existe pas en tant que tel au début des années 1880, puisqu'il fait alors encore partie de l'Empire ottoman. Certes, depuis 1861, à la suite de l'intervention des puissances européennes après les troubles entre communautés chrétienne et druze ayant vu des massacres de chrétiens, le moutassarifat du Mont-Liban jouit d'une certaine autonomie politique. Cependant, cette subdivision autonome est géographiquement restreinte – Beyrouth notamment en est exclue – et ne représente qu'un tiers de la superficie du Liban actuel. L'État du Grand-Liban, dans des frontières restées similaires jusqu'à aujourd'hui, est lui proclamé par le général Gouraud en 1920, au début du mandat français imposé après la défaite de l'Empire ottoman.

Cette montagne libanaise, de même que les régions environnantes, est intimement reliée au reste du monde à la fin du xix^e siècle. Cette connexion est d'abord économique. À partir des années 1860, la montagne voit se développer la sériciculture de façon très intensive. La production, le filage et l'exportation de soie grège (c'est-à-dire brute) constitue dans les dernières décennies du siècle la principale activité économique (v. Soies et soieries). Ainsi, en 1890, les mûriers permettant de nourrir les vers à soie couvrent la moitié de la superficie du Mont Liban. Environ 50 000 familles, soit peut-être la moitié des foyers de la région, dépendent de cette culture pour vivre [Owen, 1993]. Cette production est issue du croisement des intérêts économiques français et locaux. En effet, la croissance des manufactures textiles de soie lyonnaises conduit les industriels à rechercher de nouvelles sources de fils de soie. Ils choisissent le Mont-Liban où la sériciculture était déjà pratiquée, dans des proportions bien moindres. La plupart des filatures sont financées par des marchands français et gérées par des entrepreneurs locaux. En 1893, il y a ainsi 149 manufactures libanaises de soie [Khater, 2001]. Une fois la soie tissée, elle est envoyée par paquebot via Beyrouth. Cette production bénéficie de l'amélioration du système de transports. À la veille de la Première Guerre mondiale, trois lignes de chemins de fer relient Jaffa à Jérusalem, Beyrouth à Damas, Hama, Alep et Tripoli et Damas à Haïfa. Les ports de la région (Beyrouth, Tripoli, Alexandrette et Jaffa) voient le volume du commerce maritime exploser. Malgré l'essor de la sériciculture et les exportations de fruits et de laine, la balance commerciale est fortement déséquilibrée car les pays européens y écoulent des quantités massives de textiles, de cuirs, de métaux et de biens manufacturés et agricoles [Owen, 1993].

Les achoppements de la sériciculture bouleversent la région. En effet, après cette phase de croissance très forte, la soie libanaise se voit concurrencée par les productions japonaises et chinoises, moins chères et de meilleure qualité. La Première Guerre mondiale accélère la ruine de la sériciculture, bien qu'un certain renouveau s'observe dans les années 1920. Les filatures libanaises ne résistent pas, cependant, à la crise mondiale du début de la décennie 1930 [Owen, 1993]. Le développement intensif de cette culture d'exportation a des conséquences majeures sur la région. Sur le plan social, elle conduit d'abord à un certain enrichissement global et, avec l'embauche de nombreuses jeunes filles chrétiennes dans les filatures, à une transformation des structures sociales. Surtout, dès les années 1880 et jusqu'à la Première Guerre mondiale, le Mont-Liban est le point de départ d'une migration de masse : 300 000 personnes, soit le tiers de la population, émigrent vers le monde entier. Ils s'établissent surtout en Amérique du Nord (un tiers des émigrés) et en Amérique du Sud (deux tiers des émigrés, vers le Brésil et l'Argentine surtout), mais certains partent vers le Mexique, les Caraïbes, mais aussi l'Afrique de l'Ouest (Guinée, Sénégal) ou l'Australie. Les émigrés, qui pour certains proviennent de l'intérieur syrien ou de Palestine, constituent le *mahjar* : le lieu d'émigration, vivier de mutations majeures. Les départs vers les Amériques se font à partir de Beyrouth – les Messageries maritimes y enregistrent plus de 10 000 départs par an dans la décennie 1900 –

avec des escales à Marseille, puis Le Havre, Cherbourg ou Bordeaux [Regnard, 2022]. Avant la Première guerre mondiale, une grande majorité de ces migrants sont chrétiens, souvent maronites ou grecs orthodoxes. Après la réouverture des circulations internationales, une nouvelle dynamique d'émigration voit le départ de populations chiites venues du Jabāl 'Amīl dans le Sud du Liban, qui pour beaucoup s'établissent en Afrique occidentale française [Charnay, 2017]. Les quotas imposés à l'entrée des États-Unis au début des années 1920 redirigent les migrants d'autres pays américains. Au total, jusqu'en 1939, ce sont 400 000 Libanais qui partent vers le continent américain.

L'émigration a des conséquences majeures sur les régions de départ, d'autant plus que les diasporas entretiennent avec leurs communautés d'origine des liens très forts. Ces liens sont notamment économiques. Ainsi, à la veille de la Première Guerre mondiale, remises et sériciculture constituent les principales sources de subsistance pour les habitants de la montagne libanaise [Owen, 1993]. Les retours au pays – 45% des émigrants reviennent – sont des facteurs majeurs de transformation du paysage et des mœurs : les migrants font construire des maisons d'un style nouveau et donnent à voir une culture matérielle et un mode de vie renouvelés : habillement, accent, nourriture [Khater, 2001].

Le *mahjar* est par ailleurs un espace de mutations sociales et politiques. Les communautés sont diverses : une bourgeoisie s'y développe en parallèle d'une classe importante d'ouvriers du textile et de petits marchands. 90% des colporteurs états-uniens dans les années 1930 sont libanais. Ces hommes et ces femmes proposent des objets divers : boutons, lacets, objets religieux, bijoux et colifichets. Une fois enrichis, ils ouvrent souvent de petites boutiques. Les communautés syro-libanaises sont des espaces de bouillonnement et de circulation d'idées : une presse arabophone dynamique se développe et des associations et œuvres de bienfaisance sont destinées à développer la solidarité entre émigrés [Fahrenthold, 2013, 2014]. Cette communauté se divise sur l'évolution politique à donner à sa région d'origine : certains sont libanistes, partisans d'un Grand Liban sous protection française, quand d'autres appellent à une fédération syrienne ou se réclament du panarabisme. Durant l'entre-deux-guerres, certains clubs et titres de presse critiquent le mandat, ce qui conduit à leur surveillance en AOF [Charnay, 2017]. La vision des Libanais comme des intermédiaires dans l'Empire français est donc à nuancer. Le *mahjar* constitue en tout cas un espace de discussion des idées nationalistes : ainsi, Antoun Sa'deh (1904-1949) vit longtemps au Brésil où il développe une réflexion sur la "Grande Syrie". Il fonde le Parti social nationaliste syrien à son retour à Beyrouth en 1932 [Khater, 2001]. La notion de chaîne migratoire permet d'envisager le continuum entre régions de départ, d'installation et de circulation [Regnard, 2022].

Références :

- CHARNAY Julien, « Les Syro-Libanais en Afrique Occidentale Française (A.O.F) des années 1880 à 1939 », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 2017, n° 142.
- FAHRENTHOLD Stacy, « Transnational Modes and Media: The Syrian Press in the Mahjar and Emigrant Activism during World War I », *Mashriq & Mahjar Journal of Middle East and North African Migration Studies*, 2013, vol. 1, n° 1, p. 30-54.
- « Sound minds in sound bodies: transnational philanthropy and patriotic masculinity in al-Nadi al-Homsī and Syrian Brazil, 1920–32 », *International Journal of Middle East Studies*, 2014, vol. 46, n° 2, p. 259-283.
- KHATER Akram Fouad, *Inventing Home. Emigration, Gender and the Middle Class in Lebanon, 1870-1920*, University of California Press, 2001.

- OWEN Roger, *The Middle East in the world economy, 1800-1914*, London, New York, I.B. Tauris, 1993.
- REGNARD Céline, *En transit: les Syriens à Beyrouth, Marseille, Le Havre, New York (1880-1914)*, Paris, Anamosa, 2022.